Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 23 (1894)

Heft: 5

Artikel: L'instruction dans quelques contrées d'orient

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1038978

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XXIIIe ANNÉE N° 5. MAI 1894

LE BULLETIN PÉDAGOGIQUE

ET LE

MONITEUR DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Le *Bulletin* paraît au commencement de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 3 francs. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 15 cent. la ligne de 50 millimètres de largeur. Prix du numéro 30 cent. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Horner, au Collège de Fribourg ; ce qui concerne les abonnements, à M. Villard, instituteur, Fribourg. – Pour les annonces, s'adresser exclusivement à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Fribourg et succursales.

SOMMAIRE : *L'instruction dans quelques contrées d'Orient.* — *Histoire de l'instruction primaire dans le canton de Fribourg* (Suite). — *Enseignement élémentaire de la géographie* (Suite). — *Partie pratique :* Mathématiques. — *Chronique scolaire.*

L'INSTRUCTION DANS QUELQUES CONTRÉES D'ORIENT

Quand nous étions à nos préparatifs de voyage pour ces pays qui s'appellent la Syrie, la Palestine et l'Egypte, nous nous disions que nous ferions certainement sur notre route quelques glânures pédagogiques pour les abonnés du *Bulletin*. Aussi, dès que nous fûmes en Hongrie et en Roumanie, nous songeâmes déjà à tenir notre engagement en allant visiter quelques écoles de Buda-Pesth ou de Bucharest. Mais quelle désillusion pour notre curiosité ! Méthodes, maîtres et élèves ressemblaient en tout point à ce que nous possédions en Suisse et si nous eussions pu, pour un instant, ignorer que nous avions déjà voyagé à grandes étapes, nous nous serions cru dans un de ces établissements d'instruction modèle de Bâle, de Zurich ou de Saint-Gall.

Il fallait dont attendre que le vaisseau nous eût transporté dans la ville de Beyrouth pour satisfaire notre passion de l'inconnu

Nous ne prétendons pas donner des leçons de géographie aux érudits lecteurs de cet article; nous négligerons donc le site même de Beyrouth pour dire que, intellectuellement, les habitants de ce paradis peuvent être séparés en deux catégories si tranchées qu'elles n'admettent pas de gradation : les instruits et les ignorants. Le premier groupe est formé par les riches

Syriens qui appartiennent aux différentes confessions chrétiennes; dans le second groupe rentrent les dominateurs du pays, c'est-à-dire les Turcs, et la masse de la population arabe pauvre et mahométane.

Nous avons séjourné pendant quinze jours à Beyrouth et les relations que nous nous y sommes faites nous ont été précieuses au point qu'elles nous ont valu, pour les renseignements recueillis, un séjour dix fois plus long. L'ingénieur du gouvernement turc, l'Effendi Béchara; le consul français, M. de Saint-René-Taillandier; l'ancien consul du Damas, un Syrien très authentique; la famille du grand pacha Moutran, nous ont fourni sur Beyrouh, les contrées du Liban, la Syrie tout entière, des informations sûres et nombreuses où nous n'avons plus qu'à puiser, sans autre garantie, il est vrai, que la sécurité du souvenir.

Les intérêts politiques et religieux priment tous les autres dans ce pays où il n'y a pourtant pas de journaux. Les Turcs et les Arabes musulmans se défient de l'instruction parce qu'elle leur est apportée par les Occidentaux dont ils redoutent l'influence. Cette animosité a la conséquence extrême de ne pas laisser pénétrer de livres par l'intermédiaire des passagers qui débarquent dans les ports. Pour notre compte, nous avons éprouvé toute la rigueur de ce règlement car la douane de Beyrouth nous a saisi les vingt volumes qui nous étaient nécessaires pour les pérégrinations que nous allions faire. Ils ont été apportés au palais du gouverneur où ils devaient être examinés à l'effet de savoir s'ils ne contenaient rien de contraire au Coran. Heureusement qu'une haute intervention a fait déclarer que notre bibliothèque n'était pas dangereuse. Au bout de quatre jours nous en sommes redevenus possesseurs. Trois semaines après ce premier épisode, le pacha de Saint-Jean-d'Acre — que Mahomet le confonde! — avait décidé de s'enrichir encore de ces mêmes volumes que nous n'avons récupérés qu'à grand'peine et après des indignations et des ruses épiques qui laissent bien loin derrière elles la colère d'Achille et le cheval de Troie.

Le seul livre légitimement possible aux yeux des Turcs, c'est le Coran. Il y a donc longtemps qu'on a résolu chez eux la question épineuse du *livre unique*. Les maîtres d'écoles arabes le lisent devant leurs petits élèves, qui n'ont, ma foi! pas l'air de prêter grande attention aux paroles du Prophète. Ces pédagogues n'ont pas approfondi le traité de *Charbonneau;* ils ignorent l'art de tenir en éveil l'intelligence de l'enfant et méconnaissent les moyens de provoquer une saine émulation, autant qu'ils dédaignent lui faire aimer la salle d'études en y faisant régner la propreté et en la décorant de tout ce qui peut instruire parle seul plaisir des yeux. Aussi faut-il ne pas s'étonner que leurs miniscules disciples préfèrent les joies du plein air, les jeux bruyants de la place publique, les curiosités des ports et des grèves, à la somnolence des leçons.

Les connaissances dont on peut s'enrichir dans ces sortes d'écoles primaires libres est d'une faible utilité aux petits Arabes qui auront vite appris par tradition vivante tout ce qui leur est nécessaire pour continuer la fainéantise, ou la mendicité, ou l'industrie, ou le commerce paternels. Le gouvernement ottoman n'ayant, sauf exception pour quelques grands centres, aucun institut d'instruction secondaire, et l'instruction première n'étant en réalité que rudimentaire, il s'ensuit que les parents musulmans qui veulent débrouiller quelque peu le cerveau de leurs enfants les envoient dans des écoles privées tenues par des Congrégations religieuses ou subventionnées par l'argent de la Société biblique de Londres. Nous avons observé ce fait non seulement à Beyrouth, mais à Damas, à Nazareth, à Naplouse, à Jérusalem, à Port-Saïd, à Alexandrie et au Caire.

Il faut se garder, toutefois, en visitant ces établissements, de tomber dans l'erreur de beaucoup et de croire qu'on peut juger du niveau intellectuel d'une contrée par l instruction distribuée là par des Européens. La grande majorité des enfants y échappe et croupit dans l'ignorance héréditaire.

Il est hors de doute, cependant, que les PP. Jésuites, les PP. Lazaristes, les PP. Franciscains et d'autres encore, sans compter les multiples Ordres de femmes, opèrent dans ces pays un apostolat fructueux et qu'ils sont les seuls éléments sérieux qui luttent contre la barbarie.

Les PP. Jésuites ont, à Beyrouth, un collège immense, nombreux, et dont le programme embrasse le vaste champ des sciences humaines; il comprend environ cinq cents élèves, répartis en diverses sections : lettres, commerce, arts techniques. Au sommet se trouvent une faculté de philosophie et de théologie et une faculté de médecine. Les *praticiens* qui sortent de cette dernière faculté manquent peut être de *pratique,* mais leur préparation scientifique est excellente puisque les examinateurs que délègue chaque année le gouvernement français se déclarent en tous points satisfaits et n'ont que rarement l'occasion de refuser des diplômes.

Les PP. Jésuites constatent à l'évidence qu'il y a, chez les Syriens, une prédilection à délaisser les études littéraires pour se vouer à des études purement utilitaires; les classes de grec et de latin sont presque vides, tandis que les langues vivantes, exigées par le commerce et les leçons de mathématiques, de dessin, de physique et de chimie, requises par l'industrie, regorgent de disciples. Dans les collèges du Caire et d'Alexandrie, la même tendance se remarque chez les jeunes Egyptiens.

Beyrouth étant plus chrétien que mahométan, les cinq cents élèves du collège sont composés de Syriens catholiques, de grecs-unis, de maronites et d'une très petite minorité d'arabes musulmans et de grecs-schismatiques. Cette jeunesse, dans ses récréations parle l'arabe, mais emploie aussi le français avec la plus grande facilité. Avec leur admirable discipline, les

PP. Jésuites l'élèvent parfaitement. Il y a d'ailleurs parmi les professeurs des savants distingués, et, à notre grand plaisir, sur cette terre lointaine, fertile en dévouements obscurs, nous avons serré la main d'un Suisse, Valaisan d'origine, entré depuis quatre ou cinq ans dans la Compagnie de Jésus. Un compatriote, qui nous tient encore de plus près, est enterré dans le cimetière des PP. Jésuites : c'est le P. Bourquenoud, de Charmey, mort il y a une trentaine d'années déjà.

Les écoles primaires — pures écoles libres, avons-nous dit — sont destinées spécialement aux enfants chrétiens. Elles ont la même organisation en Syrie, en Palestine, en Egypte, parce que ceux qui les dirigent se conforment entièrement au mode d'enseignement des Congrégations d'Europe. Dans les deux premières contrées, on enseigne aux enfants l'arabe et le français, et, sur les bords du Nil, le français est quelquefois remplacé par l'italien. Quant à l'anglais, il commence à être enseigné au Caire et à Alexandrie, depuis l'occupation anglaise en Egypte, et ce sont surtout des maîtres protestants qui s'en font les propagateurs, avec plus de prosélytisme que de succès.

C'est dans ces écoles primaires qu'il faut se rendre pour observer dans toute leur spontanéité les petits naturels du pays. Quelle vie dans toutes ces physionomies bronzées! Quels éclairs malicieux dans ces grands yeux noirs fendus en amande! Quelle impatience du silence sur ces lèvres toujours entr'ouvertes et qui font ressortir les dents d'un éblouissant émail! Quelle agilité gracieuse dans ces membres sveltes, continuellement prêts aux gestes! Aussitôt que sonne l'heure de la récréation, toute la bande joyeuse se précipite dans les préaux et ce sont des cris à vous étourdir, de vrais cris d'Arabes, quoi! Vous n'êtes pas longtemps un étranger pour ces indigènes, car au bout de quelques instants les uns déjà viennent familièrement prendre votre main, vous dire quelques mots en français et si vous les laissiez faire, ils grimperaient bientôt sur vos épaules.

A l'orphelinat lazariste de Damas, où nous avons joui plus amplement du spectacle de leur turbulence, le bon Père Supérieur était émerveillé de toutes les pirouettes de ses petits insubordonnés et nous racontait force détails de leurs prouesses quotidiennes. A Jérusalem, il nous a paru que la discipline avait moins de laxisme et que les élèves des différentes communautés étaient plus dociles au joug pédagogique. Mais par contre, en Egypte, à Port-Saïd, nous avons cru être en présence de démons déchaînés. Nous nous trouvions dans l'église des PP. Franciscains, lorsqu'arriva une troupe de bambins précédée du Père, maître d'école. Ils couraient dans l'église en se bousculant; l'idée ne leur venait pas qu'ils étaient dans un sanctuaire. En nous retournant par hasard, nous surprîmes la grimace d'un enfant de huit ans qui nous tirait une langue d'une longueur démesurée. Ce geste, qui n'était pas beau, ne

pouvait s'expliquer que par le besoin de mouvement et n'avait point pour origine une méchanceté spéciale. Le P. Franciscain qui conduisait ses élèves faire une adoration devant le Saint-Sacrement dut administrer cinq soufflets pendant les quatre minutes que dura cet acte de piété. Aussi, pourquoi vouloir faire entrer des diables dans un bénitier?

Ah! nous nous souviendrons longtemps de la physionomie de ce bon Père qui portait sur ses traits fatigués, dans ces yeux mornes et cerclés de noir, aux commissures amères de ses lèvres, les stigmates d'un profond découragement, devant l'inutilité de ses efforts pour amender ses garnements intraitables!

Nous n'avons rien dit encore de l'état de l'instruction parmi les populations exclusivement rurales des contrées que nous avons traversées.

En Egypte, les enfants des *fellâhs* — on appelle ainsi les paysans, qui sont, paraît-il, les descendants indiscutables des anciens Egyptiens — les enfants des *fellâhs,* disons-nous, ne reçoivent aucun enseignement, à moins de se trouver à proximité d'une mission catholique ou protestante.

En Palestine, la plupart des villages sont turcs et restent fermés à toute influence européenne. Dans les villages chrétiens, il y a toujours des missionnaires qui sont maîtres d'école en même temps que pasteurs.

La Syrie compte un grand nombre de catholiques. Toute la partie nord du Liban est habitée par les Maronites qui sont très pauvres, mais très chrétiens. Les curés des paroisses sont généralement aussi instituteurs et reçoivent à ce dernier titre une modeste rétribution des *Missions.* Cette rétribution consiste en honoraires de messes, vingt par mois. L'église sert elle-même, dans certains villages, de maison d'école. Le prêtre y réunit une trentaine d'enfants pour leur apprendre à lire, à écrire et à compter. Une partie de l'église sert de plus quelquefois comme grenier, car, dans un coin se trouve un petit tas de blé. C'est la misérable dîme recueillie par le pasteur des âmes auprès de ses pauvres paroissiens.

La plaine de la Bekaa entre les deux Libans, c'est-à-dire, l'antique et glorieuse Célésyrie; le sud du Liban, habité par les Druses; le Hauran, le pays fertile au sud de Damas, où le représentant de Rotschild a acheté le territoire de dix-huit villages pour recueillir les Juifs chassés de Russie, ont de rares écoles, mais intelligemment dirigées. Partout dans ces pays, le protestantisme cherche à s'implanter par le moyen des écoles, et les missionnaires, avec leurs maigres ressources, font des prodiges pour se défendre sur ce terrain. Ils ont la douleur de voir s'élever école contre école. Un instituteur catholique et un instituteur protestant ont cependant trouvé un compromis, pour éviter tout conflit. Il y a quelques années, le Père Jésuite, chargé des fonctions d'inspecteur scolaire, s'étonnait de voir dans un village une école protestante

subsister en face d'une école catholique, quoique, à chacune de ses visites, il la trouvât entièrement vide. Le ministre protestant, inspecteur scolaire aussi, n'avait, de son côté, pas moins de satisfaction. Il se vantait dans ses rapports d'avoir battu les Jésuites. Chaque fois qu'il passait dans ce village, il voyait leur école déserte, la sienne au contraire était remplie. Que se passait-il donc ? Une chose bien simple. Le maître catholique et le maître protestant vivaient en bonne amitié et travaillaient l'un pour l'autre. Pour être bien notés chacun de son inspecteur, à sa visite, ils se prêtaient tour à tour leurs élèves.

De telles supercheries sont rares. Ce qui est, par contre, constant c'est le magnifique résultat obtenu par les missionnaires comme éducateurs des petits paysans de ces contrées quand une absurde jalousie de sectaire ne ruine pas leurs efforts. Nous avons visité entre autres l'établissement de Tanaïl entre les deux Libans. C'est un orphelinat agricole qui a pour but de former des ouvriers capables, qui s'attachent au sol et lui fassent produire ce qui est nécessaire à la vie. La direction a banni de l'enseignement tout ce qui pourrait donner aux élèves des vues d'ambition. Point de langues européennes ; mais l'instruction religieuse, la lecture et l'écriture arabes, du calcul et des notions pratiques sur le travail des champs. Les ouvriers de cette colonie ont déjà créé un magnifique vignoble sur les pentes du Liban, dans ces lieux autrefois étonnamment fertiles auxquels une tradition attribue de garder le tombeau de Noé et où Salomon semblait se trouver quand il composa le Cantique des Cantiques.

Que faudrait-il pour que cet Orient que nous avons parcouru à grandes étapes retrouvât sa grandeur passée ? Il faudrait que le gouvernement turc laissât faire, c'est-à-dire qu'il ne contrariât pas les idées chrétiennes, civilisatrices et progressistes des missionnaires catholiques de l'Occident.

« Oh ! si on nous livrait ce peuple à instruire ! nous disait un jour un Père Franciscain dans l'explosion de sa générosité, quelles merveilles nous réaliserions ! Nous ne demanderions même qu'une chose, c'est que le gouvernement de la Sublime Porte nous ignorât. Vous voyez que nous sommes modestes. Nous ne sommes pas gâtés comme vous, ajouta-t-il. Dans votre pays, l'instruction chrétienne a toutes les faveurs du pouvoir, qhi met tout en œuvre pour fournir des maîtres excellents et qui les soutient dans les difficultés inhérentes à leur tâche. »

Pour être juste, nous devons dire en terminant que notre enthousiaste interlocuteur nous répétait brièvement dans cette phrase ce que nous lui avions appris nous-même, dans la joie que nous avions de trouver combien le sort de ceux qui embrassent la carrière enseignante est plus beau chez nous que là-bas.

J.